

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50, -
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÈE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures. Achat de Chevaux dans une Ferme Normande, d'après M. J.-B. Goubie. - Les Pilleurs de Mer, d'après M. E.-V. Luminais. - A votre Santé, d'après M. Henry-G. Plumb. - L'Héritière de Duivenvoorde. La Trahison. TEXTE. Nos Gravures. - Chronique littéraire, Le grand-Duché de Luxembourg et le Traité de Londres du 11 mai, 1867. - La Tempête. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Les Lions, poésie. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 24.

— 9^e ANNÉE —

19 Avril 1879

NOS GRAVURES.

ACHAT DE CHEVAUX DANS UNE FERME NORMANDE.

Que de vie, que de mouvement et de natu-

rel dans ce joli tableau, où bâtiment, gens et animaux, forment l'ensemble le plus pittoresque.

Il est facile de deviner les sentiments qui les animent.

Un riche citadin, dont le cabriolet est là à quelques pas, a depuis longtemps l'intention d'acheter un autre cheval, pour remplacer le

sien, qui se fait vieux; il s'est rendu à cet effet dans une des plus renommées poulinières du canton. Le maître aussitôt a lâché tous ses chevaux, grands et petits, dans la cour; parmi tous ces quadrupèdes, un surtout a attiré l'attention de notre acheteur; son domestique examine les pieds, tandis que le marchand lui



ACHAT DE CHEVAUX DANS UNE FERME NORMANDE, D'APRÈS M. J.-B. GOUBIE.

découvrir les dents et vante toutes les rares qualités dont la bonne bête est douée.

Un artilleur en congé, en homme habitué à vivre avec la race chevaline, a cru de son devoir de venir souffler son mot de conseil et

démontre au bourgeois l'excellence de son opinion personnelle.

Pendant que le monsieur discute, examine, marchande, un autre cavalier est arrivé; en attendant que le marché soit conclu ou pas conclu

et que son tour vienne, il a entamé galamment la conversation avec ces deux jeunes paysannes, filles sans doute d'un de ces taciturnes spectateurs, qui, eux aussi, ont sûrement quelque vieux serviteur à quatre pattes à rempla-

cer. Le bonnet, en forme de clocher, ornant leur tête, fait deviner que nous sommes dans le beau pays de Normandie; l'aînée soutient hardiment la conversation avec l'étranger, tandis que sa compagne, plus jeune et plus timide, baisse candidement les yeux.

Comme encadrement de ce charmant tableau, remarquez cette ferme rustique avec ces murs épais et son vieux toit de chaume, où une multitude de petites colombes prennent gaîment leurs ébats.

LES PILLEURS DE MER.

Une tradition barbare était répandue dans l'antiquité parmi les populations habitant le littoral des mers. Elles regardaient les malheureux naufragés, jetés par la tempête sur les côtes, comme de grands coupables frappés par la colère des dieux, et les débris de leurs vaisseaux comme des épaves que la divinité vengeresse leur offrait.

Il y avait même des pays, en Tauride par exemple, où on les considérait comme des victimes expiatoires, qu'on immolait solennellement sur les autels.

Et qui croirait que, sur les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique, ces horribles traditions se soient conservées jusqu'à nos jours. Les autorités sont impuissantes à détruire chez le peuple cet instinct féroce de la rapine.

M. Luminais, un peintre français, qui s'est appliqué surtout à reproduire des types Bretons, a retracé avec une grande vigueur d'exécution et avec une hardiesse de conception peu commune, une de ces scènes de piraterie.

La tempête mugit avec fureur, les lames de la mer s'élèvent terribles et prêtes à tout engloutir; d'effroyables coups de canon viennent ajouter leur tonnerre aux bruits de l'ouragan. Les pillers de la mer les ont entendus, un navire est en détresse et demande du secours. Mais, au lieu de sauveurs, ce sont des brigands, des pirates de terre, comme on les appelle, qui s'élancent sur les côtes, armés de crocs, de pics, de grappins, et ils se sont cachés dans les anfractuosités des rochers.

Ils sont là à leur poste d'observation, haletants, livrés eux-mêmes à toutes les fureurs de la tempête, cherchant à percer l'obscurité des ténèbres, sûrs que la mer va leur rejeter un riche butin. Tout sentiment d'humanité est banni de leur cœur; l'amour du gain, l'attrait du pillage les enivre et les rend insensibles à tout.

Plus les coups de canon redoublent, plus l'ouragan mugit et gronde, plus leur joie s'élève, plus leur rapacité s'accroît.

Ces hardis forbans de terre ferme, doués, comme on peut le remarquer, d'une force musculaire peu commune, forment toute une famille: voyez la mère, plus âpre à la curée que les autres, l'œil attentif et prête à lancer sa pique à la moindre proie que l'Océan lui enverra; le chef de la famille, à demi-nu, se dresse de sa haute stature pour interroger l'horizon, et les deux fils commencent déjà leur apprentissage à ce sinistre et barbare métier.

Et c'est ainsi que ces traditions se perpétuent jusqu'à nos jours de père en fils, et qu'on ne parviendra pas à détruire dans l'esprit de ces populations cette idée que le butin jeté sur les côtes appartient à qui peut le saisir.

A VOTRE SANTÉ!

A votre santé! Il n'est pas d'exclamation plus répandue, plus commune que celle-là! Il n'est pas deux personnes, qui, se trouvant en présence avec deux verres devant elles, ne s'écrieront: A votre santé!

C'est là une bonne et vieille habitude, conservée à travers tous les âges, dans la chaumière comme dans le palais, et bien faite pour cimenter la bonne entente et la confraternité. C'est l'exclamation de l'amitié, toujours heureuse de se revoir, c'est le dernier cri de la séparation, comme le premier après une réconciliation;

c'est le cri de paix entre les peuples et les rois.

A votre santé! nous dit ce gaillard, en présentant son verre; à la vôtre! serions-nous tentés de répondre, tant on aime l'expression de sa physionomie.

A cet air de bonhomie et de loyauté répandu dans ses traits, à son gros rire, à son regard plein de franchise et d'intelligence, on voit que c'est un joyeux compagnon, aimant à s'amuser, quand le temps de s'amuser est là. Car c'est aussi le type de l'honnête ouvrier, bon travailleur, zélé à l'ouvrage, content de son sort, qui, la journée finie, entonne un gai refrain et a toujours à la bouche: A votre santé!

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG ET LE TRAITÉ DE LONDRES DU 11 MAI 1867, PAR M. SERVAIS. (I)

Quand, en 1839, la Conférence, réunie à Londres, eut clos la période diplomatique de la Révolution Belge, elle crut avoir fixé du même coup l'avenir du grand-duché de Luxembourg. En arrachant, d'un trait de plume, à sa patrie une population fidèle et qui avait pris une part active au mouvement de 1830, elle s'était imaginé que cet acte de violence morale résoudrait définitivement la question, tout en donnant satisfaction aux prétentions du roi des Pays-Bas et surtout à celles de la Diète Germanique.

Elle s'est trompée. Moins de trente ans après, cette question reparaisait, s'envenimait, devenait presque le prétexte d'une guerre, résolue vraisemblablement dès lors et qui n'éclata que plus tard, entre l'Allemagne et la France. Il fallut réunir une nouvelle Conférence à Londres et décider, par une seconde convention, du sort du Luxembourg.

Nos lecteurs savent avec quelles angoisses, quel déchirement de cœur notre gouvernement consentit au traité qui mutilait notre jeune patrie. Dans le ministère, trois membres seulement assumèrent la lourde responsabilité de faire adopter par un Parlement, encore tout ému des colères de la Révolution, les résolutions de la diplomatie. Ces trois hommes, que l'histoire doit nommer: MM. Nothomb, de Theux et Willmar, représentaient, par la naissance, les deux provinces démembrées: Limbourg et Luxembourg, et cependant ils n'hésitèrent pas à donner au pays un gage du plus pur dévouement.

Ils rallièrent une majorité, ils combattirent les raisons de sentiment par des raisons de fait. L'éloquence de M. Nothomb prévint une catastrophe qu'un refus eût infailliblement amenée. La Belgique fut amoindrie mais sauvée. Certes, il était grand et noble le patriotisme de ceux qui voulaient opposer la volonté nationale à celle des grandes puissances, mais il était bien courageux et bien désintéressé celui de ces trois hommes qui bravaient, par devoir et par conviction, les coups de l'impopularité.

Et si l'on songe aux complications que faillit faire naître l'affaire du Luxembourg, en 1867, on ne peut s'empêcher de reconnaître que c'était une grande prudence de séparer de la Belgique, indépendante et neutre, un territoire sur lequel, en raison de sa situation, la Confédération Germanique élevait des prétentions, reconnues par l'Europe.

* *

En effet Luxembourg, par sa position stratégique et topographique, était considéré, jusque dans ces derniers temps, comme une forteresse de premier ordre et de la plus grande importance, comme un boulevard nécessaire à l'Alle-

magne contre une agression française. Or tel était encore le cas en 1866, après la guerre de Bohême, à l'époque où nous reportons l'ouvrage que vient de publier M. Servais, ancien plénipotentiaire luxembourgeois à la Conférence de Londres.

A l'encontre de la méthode du siècle dernier, qui, ne puisant pas assez aux sources, faisait souvent de l'œuvre historique une œuvre d'imagination, notre siècle a vu s'établir une véritable science qui consiste à étudier chaque fait à un point de vue spécial, avec la plus rigoureuse exactitude, mais aussi avec moins de charme, moins de style, et surtout moins d'esprit philosophique. On ne se préoccupe plus autant de bâtir l'édifice, mais chacun apporte sa pierre ou sa poutre et la dépose sur le terrain déblayé. Vienne un architecte, et des matériaux réunis il formera un majestueux palais; vienne un artiste, et le palais sera taillé et sculpté avec la plus pure élégance; mais, en attendant l'architecte et l'artiste, c'est-à-dire l'historien et le littérateur, les ouvriers, nombreux aujourd'hui, ne savent que préparer l'ouvrage et c'est pourquoi il y a tant d'érudits et si peu d'émules des Thucydide, des Tacite, des Bossuet, des Thiers et des Michaud.

C'est dans la catégorie des matériaux, ou plutôt des documents à consulter, que nous rangerons le livre de M. Servais. Précision, sûreté de renseignements (puisque l'auteur a été mêlé activement aux travaux de la Conférence), abondance de preuves, telles sont ses qualités. Malheureusement le récit est terne, gris, un peu froid et compassé. Sans doute l'émotion d'une petite et paisible population n'est pas comparable aux agitations d'un peuple grand et belliqueux; mais enfin il y avait moyen de peindre, avec des couleurs plus vives, les impressions qu'une menace d'annexion devait produire à Luxembourg. Ici elles sont à peine indiquées. Le style a la sérénité d'une pièce officielle. C'est de l'histoire diplomatique, écrite de la même plume qui rédige un traité ou signe un protocole.

* *

Rappelons, en quelques mots, sur quoi portait le différend et quelles étaient les difficultés à surmonter. La guerre de 1866 venait de se terminer par la chute de la prépondérance de la maison de Habsbourg en Allemagne. Pendant sa durée, alors que les Etats confédérés s'étaient partagés en deux camps, les uns tenant pour l'Autriche, les autres pour la Prusse, le représentant du Grand-Duché à la Diète de Francfort avait évité de se prononcer. La paix conclue et l'Allemagne se reformant sur de nouvelles bases, la même politique avait été suivie par le gouvernement luxembourgeois et tandis qu'un groupement, plus ou moins volontaire, se faisait autour de la Prusse au Nord, de la Bavière au Sud, il s'était soigneusement maintenu à l'écart, n'inclinant ni d'un côté, ni de l'autre. Cette situation ne pouvait évidemment durer, car la forteresse restait fédérale et continuait à être occupée par une garnison prussienne (1).

Cependant Napoléon III, qui avait fait l'unité italienne et qui venait de laisser faire l'unité allemande, cherchait à retirer quelque profit d'une situation qui lui paraissait peut-être alors plus menaçante qu'au début des hostilités. Il songea d'abord à obtenir de la Prusse, à titre de compensation, les villes de Landau, Trèves, Sarrelouis et les districts environnants.

Mais comment amener l'orgueil d'un peuple

(1) A ce propos, un fait curieux est rappelé par M. Servais. Au commencement de la guerre, le sentiment des provinces rhénanes y était à ce point hostile que les hommes de la Landwehr de Cologne, en garnison à Luxembourg, manifestèrent hautement leur désapprobation. Mais, à mesure que le succès se dessina en faveur des armées prussiennes, les idées changèrent avec une rapidité si remarquable qu'elles étonnèrent extrêmement ceux qui oubliaient que la gloire militaire est le ciment des peuples désunis, la satisfaction des peuples mécontents. C'est là le secret de bien des luttes entreprises pour raffermir certains trônes vacillants.

(1) Un volume in-8°. Paris, Plon, éditeur.

victorieux à céder une parcelle, même petite, de son territoire? Et à quel titre se ferait cet abandon? Car, bien que la neutralité de la France eût été le plus puissant auxiliaire des plans stratégiques du général de Moltke, cependant cette neutralité n'impliquait pas alliance. Si l'Empereur avait assisté, en spectateur désintéressé, au changement profond qui transformait l'Europe centrale, c'était moins par amitié pour la Prusse que par rancune contre l'Autriche, plus par faiblesse que par intérêt. Esprit calme et fin, il comprenait que son gouvernement, miné par ses propres fautes et les efforts des partis, courait le risque de s'effondrer, à la première secousse qui ébranlerait la France. C'était un rêveur qui rêvait souvent juste, et nous ne serions pas étonnés que l'on nous dît qu'en partant de Paris pour l'armée du Rhin, en 1870, il eût prévu qu'il n'y rentrerait plus.

Bref, après quelques tâtonnements, il porta ses vues sur le Luxembourg et, encouragé même, paraît-il, par les dispositions bienveillantes de M. de Bismarck, il dressa ses batteries, comptant sur une prompt réussite de ses projets. Nous allons voir de quelle manière ceux-ci furent déjoués.

* * *

La neutralité et le droit de fixer lui-même ses destinées, après la rupture du pacte germanique, avaient été virtuellement reconnus, par l'Allemagne, au gouvernement grand-ducal, qui, voulant régler définitivement ses rapports futurs avec la nouvelle Confédération, prit les devants et proposa une alliance commerciale et militaire, dont la principale condition était que la forteresse serait occupée par une garnison composée de Prussiens et de Luxembourgeois. Cette solution ne parut pas déplaire à Berlin, et l'affaire allait vraisemblablement se terminer ainsi, quand de nouveaux événements vinrent la compliquer.

Au commencement de l'année 1867, le ministre néerlandais, qui croyait la Hollande menacée d'une invasion prochaine, fit demander au cabinet des Tuileries quelle serait son attitude dans le cas où les frontières orientales des Pays-Bas viendraient à être attaquées. C'était une avance. Napoléon III comprit immédiatement l'avantage qu'on lui faisait et répondit en réclamant la cession du Luxembourg.

En Hollande, on était assez favorable à cette cession, dans la persuasion que l'intérêt national exigeait la renonciation de la famille régnante à la couronne grand-ducale. Mais le Roi, qui, au dire de M. Servais, obéissait à d'autres inspirations, n'entendit pas abandonner ses droits aussi facilement, et c'est dans ce sens qu'il fit écrire en même temps à Luxembourg et à la Haye.

Nous devons donc admettre, sur la foi du livre que nous analysons, qu'un désaccord existait, sur cette grave question, entre le souverain des Pays-Bas et ses conseillers.

* * *

Dans l'entretemps, des bruits d'annexion, confirmés par l'arrivée d'un fonctionnaire français, se propageaient à Luxembourg. On y disait, non sans une certaine irritation, le Roi Grand-Duc d'accord avec l'Empereur. Il faut ajouter qu'à Paris la même opinion régnait dans les sphères officielles. C'était, comme nous venons de le voir, confondre les désirs du cabinet néerlandais avec les idées personnelles du chef de l'Etat.

Celui-ci protesta d'abord de l'affection qu'il portait à ses sujets allemands et de son intention de ne pas les abandonner; mais bientôt après, craignant d'assumer la responsabilité d'une guerre qui aurait pu mettre en feu une grande partie de l'Europe, il consentit à écouter les propositions du cabinet des Tuileries, en exigeant toutefois l'assentiment des puissances-signataires du traité de 1839 et celui de la population luxembourgeoise.

Ainsi, tout en faisant ses réserves, Guillaume III, dans l'espoir de jouer un rôle pacificateur entre deux nations prêtes à en venir

aux mains, ne manifestait plus les mêmes répugnances et se disposait à renoncer à sa couronne grand-ducale. Cette politique vacillante parut, en Allemagne, manquer de franchise et y devint l'objet de nombreuses accusations.

* * *

Cependant M. de Bismarck semblait approuver tacitement les projets d'annexion qui se préparaient. Le 18 mars 1877, répondant à un député qui lui reprochait indirectement la perte prochaine d'une province allemande, il déclara s'abstenir de toute pression sur le gouvernement grand-ducal et complétait sa pensée peu après, dans une dépêche diplomatique, où il disait: „Aucune négociation au sujet du sort futur du Grand-Duché... ne saurait avoir lieu qu'entre Sa Majesté le roi des Pays-Bas... et Sa Majesté l'empereur des Français.”

Mais il fut promptement forcé de modifier son attitude, à cause de la profonde irritation que les partisans de l'unité germanique avaient ressentie devant la perspective de voir flotter le drapeau d'une nation rivale sur les remparts de l'ancienne forteresse fédérale.

L'émotion et l'agitation de l'opinion publique se traduisirent bientôt par une interpellation, faite au nom de 70 députés, et au cours de laquelle se produisirent des menaces à peine déguisées contre la France. La réponse du ministre, assez embarrassée et peu claire, fut le signal d'un changement de politique, qui aboutit à de nouvelles explications données à l'ambassadeur de Napoléon III, M. Benedetti, et dans lesquelles le sentiment national était invoqué par M. de Bismarck pour rendre raison de ses inquiétantes hésitations.

Se sentant soutenu par un allié aussi puissant et la question prenant un aspect inattendu, le Roi Grand-Duc se crut dégagé vis-à-vis de l'Empereur et manifesta sa détermination de résister à la double pression qu'il subissait. Informé de cette détermination, M. de Bismarck lui fit télégraphier: „Vous sauvez la paix de l'Europe.”

* * *

Restait encore à obtenir le désistement de la France et l'on pouvait craindre que, la déception engendrant la colère, elle n'essayât d'arracher, les armes à la main, ce qu'elle n'avait pu conquérir, par voie de négociations. Le gouvernement impérial regardait l'annexion comme une affaire conclue et déjà un haut fonctionnaire du département de l'intérieur avait été envoyé à Luxembourg pour préparer l'installation de la nouvelle administration, et surtout pour examiner les moyens d'assurer au commerce et à l'industrie du pays une situation aussi prospère que précédemment.

Ce fut seulement vers le milieu d'avril que l'Empereur revint de ses longues illusions. Pourtant ce contre-temps, si fatal à son influence, ne put le faire sortir d'une prudente circonspection et, abandonnant ses prétentions premières et s'en remettant à l'arbitrage des grandes puissances, il se borna à demander l'éloignement des troupes allemandes qui occupaient la forteresse.

Mais les Prussiens, excités sans doute par leur facile triomphe, ne cherchèrent plus qu'à poursuivre leurs avantages et prirent une attitude décidément hostile. D'un autre côté, les gouvernements étrangers évitaient de se prononcer, et la guerre ne parut pas pouvoir être évitée.

C'est alors que l'Autriche proposa d'entrer en négociations sur l'une de ces deux bases:

„Ou bien le Luxembourg resterait au roi des Pays-Bas, et la Prusse évacuerait la forteresse, qui pourrait être démolie, et renoncerait au droit de garnison;

„Ou bien le Luxembourg serait réuni à la Belgique, qui céderait en échange à la France le terrain qui lui avait été laissé en 1814, mais qui en fut détaché en 1815, et notamment les places de Philippeville et de Mariembourg.”

La première de ces bases fut acceptée par Napoléon III, qui consentit sans tarder à

un arrangement. M. de Bismarck, lui, fort de l'appui qu'il obtenait dans l'opinion, en Allemagne, se montra moins disposé à la conciliation, et il obligea à de nouvelles instances l'Autriche, appuyée cette fois par l'Angleterre et la Russie, pour rendre possible une solution pacifique.

La Conférence se réunit à Londres, le 7 mai 1867, en prenant pour programme: la reconnaissance de l'indépendance et de la neutralité du Grand-Duché, sous la garantie des grandes puissances, et l'évacuation de Luxembourg par les troupes prussiennes. Peu s'en fallut que les tergiversations de M. de Bismarck n'empêchassent la réalisation de ce programme. Portant ses défiances à l'extrême et craignant que certains retards, suscités par les envoyés luxembourgeois, ne fussent un piège tendu au profit de la France; voulant peut-être aussi calmer l'excitation des esprits en Allemagne, effrayer l'Empereur ou éprouver sa patience, il différait de se lier par un acte européen et faisait même réparer activement les fortifications de la place en litige.

Enfin, au moment où la paix paraissait plus que jamais compromise, il donna son adhésion aux décisions de la Conférence et celle-ci put terminer ses travaux, le 11 mai, par la signature du traité, dont voici les principales dispositions: — La souveraineté du Grand-Duché était conservée à la maison d'Orange-Nassau; la neutralité perpétuelle du Luxembourg était placée sous la garantie des grandes puissances; aucune force militaire, autre que celle nécessaire au maintien de l'ordre, ne pouvait y être créée (1); les fortifications devaient être démolies.

* * *

En somme, de ce traité résultait à la fois un échec pour la Prusse et un échec pour la France; car si celle-ci renonçait à l'annexion du Luxembourg, celle-là devait se résoudre à évacuer une place forte d'une importance considérable, à une époque où Metz ne lui appartenait pas encore.

Tout l'avantage, au contraire, revenait aux Luxembourgeois qui, sans révolution, sans lutte aucune, allaient jouir d'une pleine indépendance. Et pourtant, cette indépendance, ils n'avaient pas fait de grands efforts pour l'acquérir. On peut douter même qu'ils l'eussent désirée avec beaucoup d'ardeur. En effet, avant même que la médiation des grands Etats européens eût été proposée, le prince Henri, lieutenant du Roi, ayant demandé au gouvernement luxembourgeois si, dans le cas où le départ des soldats prussiens serait obtenu, les ressources du pays permettraient de faire occuper la forteresse par 1800 ou 2000 hommes de troupes nationales, offrant en même temps de supporter les sacrifices que cette situation réclamerait, aucune réponse catégorique ne lui fut faite.

La population du Grand-Duché parut craindre surtout la perte matérielle que l'absence de garnison lui causerait, et elle chargea même une députation d'aller exposer à Londres les vives alarmes qu'elle en ressentait. Cependant, se rattachant en fin de compte à la dynastie régnante, elle exprimait, dans une adresse au roi des Pays-Bas, sa fidélité à la couronne et le désir de conserver son autonomie.

Ce désir a été exaucé. Tout en maintenant ses relations commerciales avec l'Allemagne, elle a pu traverser, sans dommage, la crise politique de 1870 et reconnaître alors combien il lui avait été profitable d'être délivrée de toute attache à l'un ou à l'autre de ses deux puissants voisins. Le Luxembourg a été respecté, comme la Belgique, comme la Suisse, et les horreurs de la guerre lui ont été épargnées.

* * *

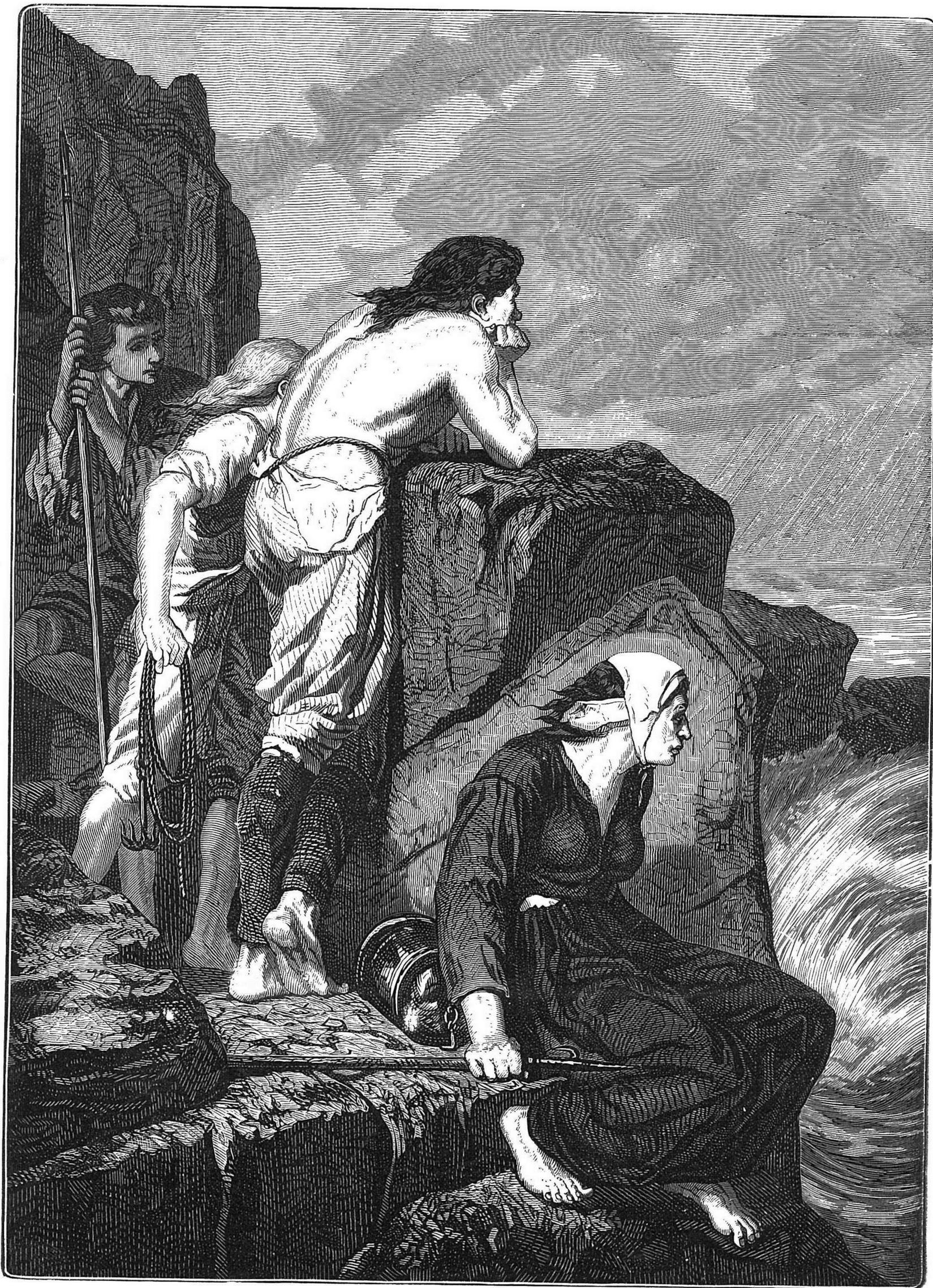
(1) C'est en quoi la neutralité du Luxembourg diffère de celle de la Belgique. Nous sommes obligés, nous, de prendre les mesures militaires indispensables pour empêcher la violation de notre territoire. Le Luxembourg, au contraire, est défendu, contre toute invasion, par la seule force du traité de 1867.

Tel est le résumé du livre de M. Servais, résumé que nous avons tâché de rendre clair et précis, malgré les obscurités inhérentes à un travail de ce genre. Nous avons évité de nous engager au milieu des questions brûlantes

que font naître dans l'esprit des événements aussi contemporains. Le lecteur pourra compléter, par la réflexion, les idées écourtées que nous avons émises, car ce ne sont pas les sujets d'étude qui manquent en cet ouvrage.

Ils se présentent bien plutôt en abondance. A chacun de choisir, selon ses capacités et selon ses goûts.

DON HENRIQUE.



LES PILLEURS DE MER, D'APRÈS M. E.-V. LUMINAIS.

LA TEMPÊTE.

J'ai entendu affirmer quelquefois qu'il était particulièrement doux d'entendre mugir l'oura-

gan au dehors et l'onde fouetter les vitres sonores, lorsqu'on est soi-même mollement étendu ou simplement assis auprès d'un bon feu qui pétille.

J'ai toujours pensé que les gens qui parlaient

ainsi se vantaient, et je l'espère encore.

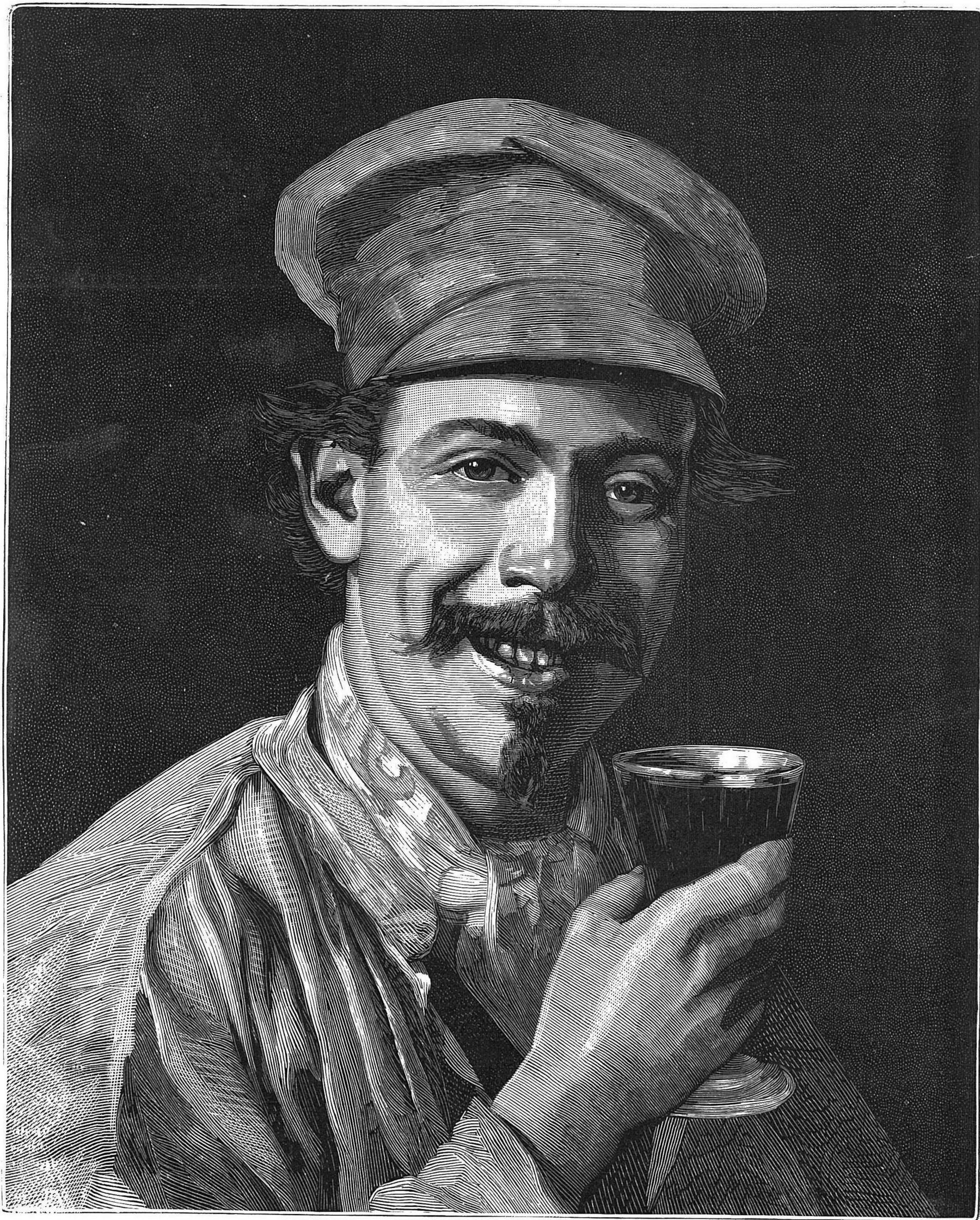
Comment oublier, en effet, quand le vent souffle et que la pluie tombe à flots, tous ceux qui souffrent de la bise et de l'ondée, tous ceux qu'atteint cette fureur inconsciente des

éléments, tous ceux qui manquent d'abri contre ces intempéries. J'avoue que leur pensée me poursuit opiniâtement et anéantit absolument mon bien-être personnel. Comme le poète :

Je pense aux malheureux sans toit et sans asile,
Aux captifs, aux proscrits, à bien d'autres encor!

Aux marins surtout. Quelle désolation sur
to te la côte, durant ces heures longues et si-

nistres! Ce n'est plus seulement le ciel qui,
comme dans nos villes, se déchaîne et fond
sur les vivants, mais c'est la mer aussi, la mer
qui reflétait l'azur des belles journées, la mer
qui double la colère du firmament, y répond



A VOTRE SANTÉ! D'APRÈS M. HENRY-G. PLUMB.

de sa voix formidable et semble vouloir encore s'associer à sa vie. Les deux abîmes se rejoignent dans une commune horreur. L'horizon tumultueux paraît les confondre. L'homme ne sait plus où jeter le regard pour fuir ce spectacle terrible.

Pauvres femmes de matelots! Tous les absents ne sont pas revenus. Ils sont là, dans le gouffre, luttant contre une mort sans cesse menaçante. Leurs cris même se perdront dans le vacarme des vagues qui se choquent et des

nuages qui crèvent. Qui pourrait dire l'angoisse d'une nuit pareille à celle qui vient de se passer! Que de prières sont montées vers le ciel, que de sanglots se sont perdus dans la tourmente! Que de mères et d'épouses en deuil demain!

Horace disait que le premier qui s'aventura sur les flots avait sans doute le cœur entouré d'une triple lame d'airain. Mais que penser des hommes qui font toute la vie cette périlleuse épreuve et la tentent sans relâche? En causant avec les pêcheurs, que de fois j'ai admiré leur résignation au sort terrible qui les attend tôt ou tard! Car bien peu vieillissent dans ce dur métier; bien peu dorment à l'ombre du clocher, dans la paix du modeste cimetière. L'Océan est le large tombeau qui s'ouvre sans cesse devant eux. Comme ce souverain qui, las des grandeurs de ce monde, se couchait tout vivant dans son cercueil, pour y penser à l'éternité, il se confie chaque soir à cette tombe mouvante, la mesurant et s'habituant à l'idée d'y dormir pour jamais.

C'est une sombre poésie que celle du caractère de ces hommes, mais c'est bien une des plus puissantes que je sache. Rien ne nous grandit comme le mépris de la mort. C'est ce qui fit, de tout temps, la noblesse de la carrière du soldat. Encore le soldat a-t-il pour mourir sur le champ de bataille l'enivrement du combat, l'éblouissement des éclairs, le bruit triomphal du clairon, et sait-il que son nom sera écrit dans bien des mémoires.

Mais le matelot qu'a surpris la rafale s'abîme dans la nuit sous le coup des éléments insensibles, sans pouvoir lutter contre de tels ennemis et leur rendre, en expirant, les blessures dont il meurt.

C'est donc à eux que j'ai pensé cette nuit, pendant que l'ouragan secouait et cinglait mes fenêtres, qu'un sifflement courait dans l'air, et que, sur le pavé, des débris de toiture tombaient avec un bruit sec; — à ceux qui n'ont jamais le lendemain assuré, parce que nul ne sait les secrets du nuage et les trahisons du ciel; à ceux qui se perdent dans cette tempête dont le bruit seul vous atteint; — à ceux et à celles qui les attendront un jour encore et puis les pleureront pour jamais!

G.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Qui n'aime pas le jambon! Mais tout le monde sait-il bien que ses qualités tiennent avant tout à la manière de le préparer?

Nous allons indiquer deux méthodes, l'une, usitée en Angleterre, l'autre, dans la Westphalie.

La préparation anglaise se fait de la manière suivante :

On prend un demi kilogramme de cassonade pour 9 litres de sel et 6 décagrammes 4 grammes de salpêtre. On fait bien sécher le sel dans une poêle, ensuite on le pile avec le sucre et le salpêtre jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre fine; après quoi on râble fortement les jambons, et on les laisse pendant trois semaines en saumure, en ayant soin qu'ils soient entièrement recouverts; ensuite on les suspend à l'air jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Cette quantité de saumure suffit à peu près pour saler trois jambons. Les petits n'ont besoin que de quinze jours de salage.

Dans la Westphalie, dont les jambons forment une branche de commerce si importante, ils sont râblés de sel et mis en futailles d'une manière si serrée, que la saumure vient à les couvrir.

Au bout de quinze jours, on les retire de la saumure, et on les accroche dans une cheminée où l'on brûle ordinairement du bois de hêtre, mais à une telle hauteur qu'ils ne puissent être atteints par la fumée chaude.

Après être restés à la fumée pendant trois semaines, ils sont descendus et transportés dans un lieu sec.

Les cheminées des paysans de Westphalie ne s'ouvrent pas en haut par le sommet, comme presque partout ailleurs, mais derrière, ou sur le côté de la maison, et elles ne montent guère plus haut que le plancher.

La fumée se répand ici par toute la maison; mais l'expérience a appris que les jambons qui sont exposés à cette fumée, ne sont pas aussi

bons que ceux qui se fument dans les cheminées des villes où on fait ce commerce.

Il y a encore une autre méthode pour la préparation des jambons.

Le lard râblé avec du sel pilé et chaud, se met sur une table pendant vingt-quatre heures; puis on en ôte tout le sang et le sel au moyen d'un linge mouillé, ensuite il est mis dans la saumure suivante : on prend pour 64 kilogrammes de lard, 1 kilog. de cassonade en poudre, 4 kilog. de sel et 1 quart de kilog. de salpêtre pilé. On y verse 12 litres d'eau de fontaine que l'on fait chauffer jusqu'à ébullition; on remue bien pendant ce temps la saumure, on l'écume, et lorsqu'elle est refroidie, on la tamise. Le lard est ensuite mis dans une barrique, et l'on répand sur chaque couche un mélange de 2 décigrammes de girofle, autant de poivre, 8 décigrammes des quatre épices, le tout pilé; on verse également de la saumure sur chaque couche. Le lard est retourné tous les trois jours dans la barrique, et au bout de douze à seize, il en est retiré pour être pendu à l'exposition d'une fumée froide : celle du chêne est préférable.

Cette exposition à la fumée peut se borner à dix ou douze jours, si celle-ci est continue.

Le goût des jambons ainsi préparés surpasse peut-être celui des jambons de Westphalie : nous parlons d'expérience.

ÉLOY.

LES LIONS.

Les vieux lions sont là, dans leur cage de fer,
Rois vaincus, méditant leurs sombres infortunes,
Au milieu d'un jardin morne et vide, où l'hiver
Fait neiger sur le sol les feuilles déjà brunes.

Ils ont l'abattement qu'on a dans les exils;
Et, d'un air douloureux, s'allongeant sur les pattes,
Cachent leurs yeux flamants à l'ombre de leurs cils,
Comme à l'ombre d'un dais deux franges écarlates.

Jadis ils bondissaient sur les sables ardents,
Et, fiers au grand soleil qui dorait leurs crinières,
Dans leur proie enfonçaient les griffes et les dents,
Et l'emportaient, sanglante, au fond de leurs tanières!

A présent ils sont là!... maigres et grelottants.
Dans l'abreuvoir l'eau gèle, et le gardien leur donne
Quelques morceaux de chair et des os dégoûtants
Où s'épuisent leurs dents que la faim abandonne!

Ils sont couchés ainsi que des sphinx ou des chats :
Le passant courageux qui les voit sans défense
Couvrent leurs poils soyeux de boue et de crachats,
S'égayant à les voir tressaillir sous l'offense.

Les nobles insultés dédaignent leurs bourreaux,
Mais quelquefois le soir, après ces jours d'alarmes,
Passant leur gueule fauve à travers les barreaux
Ils semblent se parler et confondre leurs larmes!

Ces fiers lions, c'est nous, les poètes captifs,
Qui rêvons du pays idéal, où naguère
Notre âme s'est ouverte aux bonheurs primitifs,
Et qui sommes comme eux en risée au vulgaire.

Nous aussi, nous avons de superbes mépris
Pour la foule raillant nos royautés tombées;
Mais quand nous rencontrons d'autres frères meurtris,
Nous confondons nos pleurs et nos têtes courbées.

GEORGES RODENBACH.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 183.)

I.

Pendant que nous conduisions nos lecteurs à Voltri, en Campine et à Paris, nous avons

avancé rapidement dans notre récit, et sommes arrivés à connaître, d'une manière positive, un fait important : — l'existence du comte de Rouge-Cloître, frappé de folie et maintenu par notre héroïne, Éléonore, depuis de longues années, dans une ombre épaisse, au point que tout le monde le croit mort, même son fils.

Pourtant ce secret si bien gardé, — pour des motifs qui semblent jusqu'ici inexplicables, — ce secret appartient désormais à deux hommes dont l'un est un scélérat consommé, et dont l'autre, sans l'égaliser dans le mal, peut devenir, aux mains du premier, un instrument redoutable. Nous voulons parler de l'ex-forçat Emile Transac, dit de Tranoy, et de Féréol, que nous avons laissés projetant les plus noirs desseins pour arriver à la possession d'une fortune qui, d'après leur plan, ne peut manquer de leur échoir.

Voilà pourquoi ils ont pris leurs mesures pour aller s'installer à Paris, où se trouvent en ce moment ceux dont ils se proposent de faire leurs victimes.

Nous avons vu d'un autre côté, que le plan combiné par le jeune René pour se réunir à Ernestine Oudon, avait complètement réussi. M^{me} de Vaudrez, effrayée à l'idée qu'elle allait de nouveau avoir à faire à Féréol, avait décidé qu'elle irait s'établir à Meudon avec son petit-neveu. Celui-ci avait parlé de la précéder pour chercher un logement, mais elle craignait de rester seule, et il avait été décidé qu'ils partiraient ensemble.

René alla faire ses adieux à Lord Cliffoding et à Félicie Mallet. L'annonce de son départ fit sur la jeune gouvernante un effet qu'elle essaya en vain de réprimer. Elle pâlit, trembla, et des larmes lui vinrent aux yeux.

Dès les premiers jours où elle avait vu le jeune comte, elle s'était prise à l'aimer, et elle s'était figurée que, fille de la plus intime amie de sa mère, placée en sa présence par un hasard qui lui avait paru providentiel, elle avait quelque droit à son affection.

Qu'on juge donc de ce qu'elle avait souffert en le voyant accorder toutes ses préférences à son amie, Ernestine Oudon.

La disparition de celle-ci lui avait rendu quel qu'espoir; mais voilà que René venait lui annoncer un départ sans retour, et dont la signification ne pouvait échapper à la jeune fille. Nul doute, il quittait Voltri pour aller rejoindre celle qu'il aimait, et la pauvre dédaignée se disait qu'il était à jamais perdu pour elle...

Ajoutons que cette situation lui causait une double souffrance : elle plaignait du fond de l'âme le jeune comte d'avoir conçu un si vif attachement pour son amie, douée de précieuses qualités, il est vrai, mais coquette et égoïste, — les deux défauts que l'homme doit le plus redouter chez la femme, dans la vie conjugale.

Ce fut donc en proie à la plus vive douleur et aux plus tristes appréhensions qu'elle quitta le fils de l'infortunée Henriette Sassor.

Après la scène des adieux, l'Anglais passa son bras sous celui du comte en disant qu'il avait à lui parler d'une chose très-grave et très-délicate, avant qu'ils se séparassent peut-être pour toujours.

— Le hasard, lui dit-il, quand ils furent seuls, m'a fait connaître votre histoire, et vous devez me pardonner si je vous en parle... je le fais pour votre bien. J'arriverai droit au but. Vous vous croyez orphelin, et vous ne l'êtes pas...

— Je le sais, plus ou moins, fit le jeune homme.

— Fort bien, mais vous ne savez pas pourquoi votre père passe pour mort.

— Non, c'est pour moi un horrible mystère. Ah! si vous pouviez m'éclairer!

— Je ne le puis; mais peut-être pourrai-je vous mettre sur ses traces.

Et il lui répéta ce qu'il avait raconté à Féréol et à de Tranoy, c'est-à-dire qu'il lui fit connaître sa visite au „Monikhof" et la quasi certitude où il était que les hôtes de cette demeure campinoise étaient le comte de Rouge-Cloître et sa cousine Éléonore.

— Il y a du temps de cela, ajouta-t-il; peut-être ne sont-ils plus en ce lieu, mais ce que je viens de vous apprendre, pourra vous donner les moyens de les retrouver.

— Pour cela, répondit René, j'ai un excellent

agent dans la personne de ce cousin qui est ici...

Lord Cliffoding branla la tête en disant :

— Croyez-moi, ne comptez que sur vous-même et agissez en personne.

Là-dessus, ils se serrèrent la main en se disant : Au revoir !

II.

Quelques jours après, M^{me} de Vaudrez et son neveu s'installaient à Meudon, dans une maison garnie, située sur la partie la plus riante du versant du Val Fleury, non loin du magnifique château royal bâti par Philibert de Lorme pour le dauphin, fils de Louis XIV.

Dès le lendemain de leur installation, René, qui connaissait la demeure de M^{me} de Juvisy à Paris, avait revu Ernestine Oudon, et par ce qu'il avait souffert en son absence, par ce qu'il éprouva en la revoyant, il comprit de plus en plus combien elle était nécessaire à son existence. Aussi, en la quittant, avait-il pris la ferme résolution d'en faire sa compagne et de ne plus rien cacher désormais à sa tante.

Or, il se trouvait que, la semaine suivante, il allait atteindre sa majorité, et il résolut de remettre jusqu'alors cette importante confiance.

En son absence, M^{me} de Vaudrez avait été faire une promenade dans le bois charmant que possède la localité qui eut Rabelais pour curé.

Comme elle passait devant une maison de belle apparence, une femme, qui était penchée en dehors d'une fenêtre du premier étage, se rejeta vivement en arrière, puis, quand la vieille dame se fut éloignée, elle se mit à la suivre des yeux en disant :

— C'est elle, grand Dieu!... Comment se fait-il qu'elle se trouve ici ?

Et, s'enveloppant à la hâte d'un châle et mettant un chapeau garni d'un voile, elle suivit sa tante à distance jusqu'à la demeure de celle-ci.

Sur le seuil d'une maison voisine se trouvait une petite fille qu'elle interrogea et qui lui donna des renseignements ne pouvant laisser aucun doute. M^{me} de Vaudrez et René étaient bien installés là.

Vers le soir, elle vit passer le jeune comte, et son aspect parut lui occasionner la plus violente émotion. Elle resta longtemps plongée dans un profond accablement, en murmurant des paroles inarticulées.

— Malheureuse que je suis ! dit-elle. Qu'ai-je fait ? Dois-je en demander pardon à Dieu et aux hommes ?... Mais non, non ! s'écria-t-elle tout-à-coup ; il devait en être ainsi. J'ai voulu agir dans l'intérêt du pauvre enfant ; j'ai bien agi, ma conscience doit être tranquille, et le Ciel me tiendra sans doute compte de ma conduite et de mon long et douloureux sacrifice. A présent, que faire ? Rester ici est impossible, je puis la rencontrer à tout instant, elle me reconnaîtra, et mon œuvre serait compromise... Le mieux est de retourner à Paris. D'ailleurs, l'infortuné qui est là exige des soins qu'il ne peut recevoir ici.... Et Féréol!... Oh, je suis sûre qu'il aura découvert notre retraite, mais peut-être, nous sachant partis, n'y reviendra-t-il plus. Donc, n'hésitons pas.

Le soir, une voiture quittait Meudon, emportant Eléonore, le comte et la vieille Augustine, qui continuait à les servir fidèlement, quoique plus que septuagénaire.

Durant le trajet, Eléonore se dit, les larmes aux yeux :

— Que de déplacements ! que de précautions ! quelle existence ! Pourtant, il n'y a plus à reculer ; il doit en être ainsi jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir....

Pendant ce temps, le fou n'avait cessé de gesticuler, de parler à haute voix, débitant les choses les plus incohérentes.

Ce soir-là même, Féréol et de Tranoy, celui-ci complètement travesti, arrivaient à Paris.

René leur avait donné son adresse ; mais ce n'est pas de ce côté qu'étaient leurs préoccupations : ils tenaient à retrouver avant tout son père et la gardienne de celui-ci. Aussi, le matin, le premier soin de l'ex-marin fut de se

rendre rue St.-Honoré, où la directrice du bureau de tabac qui l'avait renseigné la première fois, lui apprit le retour des deux hôtes mystérieux de la maison d'en face.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE,

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE VI. — LA TRAHISON.

Nous retrouvons le fauconnier du château de Stryen dans la chambre principale de l'auberge „l'Eperon d'or," située à quelques portées d'arquebuse du vieux manoir, sur le chemin conduisant à Gertruydenberg, et près de la lisière de la forêt.

Ce n'est pas sans intention que le malin aubergiste avait choisi cette enseigne, aussi brillante que pompeuse. Les chevaliers des environs ne dédaignaient pas de venir s'y reposer ainsi que leurs chevaux, lorsque d'aventure ils devaient passer dans ces parages ; ils pouvaient sans déroger, leur semblait-il, s'abriter sous un toit portant une si noble enseigne. D'un autre côté, les bourgeois et les manants aimaient à se réunir dans un lieu qui recevait une si brillante compagnie, où il y avait presque toujours quelque chose à gagner.

Ce n'est cependant pas que cet établissement si achalandé fût très-confortable. Construit entièrement en bois, son rez-de-chaussée ne se composait guère que de la salle commune, réduit d'un aspect assez maussade et qu'éclairaient à peine deux petites fenêtres, aux vitres de couleur verte ; l'ameublement était des plus primitifs et se composait de quelques tables et banquettes d'un bois grossier, qui commençaient à se ressentir d'un long usage. Par contre, les boissons étaient excellentes, les pintes d'une respectable capacité, et les prix assez modérés. Les affamés trouvaient toujours à s'y reconforter convenablement, et la broche tournait presque toute la journée dans la vaste cheminée de la cuisine.

Il était midi, et quoiqu'occupé à vider consciencieusement coup sur coup plusieurs pots de forte bière, le fauconnier n'en jetait pas moins de temps en temps un regard impatient et inquiet sur la grand'route ; car l'heure fixée pour le rendez-vous avec Floris Halvenaar était passée depuis longtemps. Il tira, comme pour occuper son esprit, une lettre cachetée de son pourpoint de cuir, et se mit à la considérer en tous sens avec curiosité. Mais il semblait ne pas tirer grand chose de cet examen, car il ne savait pas lire. Et cependant la vue du parchemin mettait visiblement son intelligence en travail.

— C'est une lettre de Herman de Stryen, murmurait-il en lui-même, une lettre pour la demoiselle du château. Oh ! je sais ce que ça signifie. Heureusement qu'Aleidis est sortie de bonne heure ce matin pour aller au couvent, de sorte que la missive n'est pas tombée entre ses mains, sinon c'eût été bien dommage pour Halvenaar et pour moi-même ; car, si je ne me trompe, cette lettre va me valoir un beau denier. Pourquoi, en effet, ne la remettrais-je pas au généreux Halvenaar ? Mon règne auprès de la demoiselle est fini, et il est si doux de pouvoir se venger, surtout quand la vengeance rapporte en même temps de beaux écus sonnants. Et d'ailleurs, j'ai eu assez de peine à me procurer ce papier ; ce maudit chasseur voulait, sans démordre, le remettre à la jeune demoiselle en personne, et ce n'est que lorsque le portier s'est joint à moi pour affirmer que la jeune fille était sortie depuis une heure, qu'il a fini par avoir confiance en moi, et s'est enfin décidé à me remettre la lettre, l'imbécile!... Heureusement que Rica accompagnait sa maîtresse, autrement je suis sûr que c'est à elle qu'il aurait remis le parchemin plutôt qu'à moi ; car je crois qu'il voit la soubrette de bon œil. Enfin, la pièce est entre mes mains, et si Halvenaar n'est pas chiche sur la récompense que j'ai méritée, je ne vois pas pourquoi je ne la lui remettrais pas. Un honnête homme doit avant tout considérer

ses intérêts. Pourvu seulement que le chevalier vienne maintenant... Son messenger m'a semblé ne pas avoir été fort bien reçu hier, et un mauvais signe, c'est qu'elle quitte justement le château à l'heure où Floris avait annoncé son arrivée. Et si elle lui avait écrit qu'il peut se dispenser de venir... Ce serait bien malheureux, je serais dupé dans ce cas ; car cette maudite lettre ne me servirait plus à rien.

Le fauconnier était si profondément plongé dans ces réflexions qu'il n'avait pas entendu un cavalier s'arrêter à la porte de l'auberge ; le nouveau venu était déjà dans la salle sans qu'il l'eût remarqué. C'était Floris Halvenaar. Il considérait avec attention la lettre que l'espion tenait en main. Dès que celui-ci l'aperçut, il glissa de nouveau l'objet dans les plis de son pourpoint.

— Que signifie cette lettre ? s'écria le chevalier d'un ton brusque.

— Ah, sire chevalier, c'est vous ! Je ne vous attendais plus ; vous avez bien tardé !

— Mais cette lettre ? répéta Floris.

— Nous causerons de cela plus tard, dit le fauconnier pour gagner du temps ; dites-moi, je vous prie, comment vous vous êtes porté depuis hier ?

— Tu es un insolent, un misérable, répliqua le chevalier plein de colère. Me répondras-tu enfin ?

— Ne vous ai-je pas toujours fidèlement servi ? dit l'espion avec son impudence et son calme ordinaires.

— Tu n'as fait que me tromper et me duper, misérable ! Ton seul but a été de t'emparer de mon argent. Qui sait même si tu ne m'as pas trahi.

— Vos reproches sont injustes, seigneur, je vous ai tenu fidèlement au courant de tout ; si vous n'avez pas profité de mes avis, ce n'est certes pas ma faute... Mais quel contre-temps est-il donc survenu ?

Soit qu'il admît la vérité de ces paroles, soit qu'il eût encore besoin des services de l'émissaire, Floris réprima sa colère et annonça le malheureux résultat de sa démarche de la veille.

— Et malgré cela vous êtes venu jusqu'ici ?

— Je ne pouvais plus rester au château, répondit Halvenaar avec une rage concentrée. Je crois que je serais en état d'enlever la jeune demoiselle par la violence, si j'en voyais le moyen. Afin d'être prêt à tout événement, je suis venu ici pour me tenir au courant de ce qui se passera. Pour le moment, je suis sans plan et ne sais quel parti prendre.

— Vous avez donc encore quelque espoir concernant le succès de votre entreprise ?

— Un Halvenaar, sache-le, ne se rend pas aussi facilement. Oh ! si je voyais seulement le moyen de me débarrasser de cet exécré Stryen.

— Herman n'est pas facile à prendre, vous devez le savoir par expérience.

— Insolent !

— Plus de colère, chevalier, nous devons considérer les choses sous leur véritable point de vue. Puisque nous parlons de Herman, je dois vous dire qu'il est arrivé ce matin des nouvelles de lui....

— Ah ! Et pourquoi ne pas m'en avoir parlé déjà ?

— Tout doit venir en son temps.. il s'agit d'une lettre.

— Et cette lettre, tu l'as en ta possession ; je l'ai vue ! Vite, que je la tiennne.

— Vous êtes trop pressé, messire ; je vous ferai remarquer que cette lettre ne vous est pas adressée, mais bien à la demoiselle.

— Tu es à mon service avant tout, et puisque cette lettre est destinée à Aleidis, c'est une raison de plus pour me la remettre à moi.

— Une jolie conséquence, en vérité ! D'abord, je suis aussi bien au service de la demoiselle qu'au vôtre, et encore, j'ai à considérer qui me récompensera le mieux.

— Fripon ! l'avarice sera donc toujours ton mobile.

— Oh ! en cela je suis sur la même ligne que bien d'autres ; même ceux qui sont chaussés d'éperons d'or et ont un blason. Un honnête vilain ne peut-il donc songer à ses vieux jours ?

— Voyons, ne perdons pas notre temps à

ces misères, voici cinq schellings et la lettre m'appartient.

— Cinq schellings! mais ne voyez vous donc pas que je m'expose à être pour le moins chassé...

— Tu entreras à mon service quand tu voudras.

— J'accepte cette proposition, mais cependant il me faut trente schellings pour la lettre.

Les deux misérables continuèrent encore quelques instants à débattre le prix de leur infamie; enfin ils tombèrent d'accord pour vingt schellings.

Le chevalier brisa le cachet d'une main agitée et se mit à lire.

Après un moment, il s'exclama en jurons formidables.

— Eh bien? demanda le fauconnier, curieux de connaître le contenu de la lettre.

Floris Halvenaar ne répondit pas; il s'assit, la tête dans la main et il se mit à réfléchir profondément.

Tout-à-coup, il se releva gaiement et se mit à arpenter la pièce de long en large, comme s'il mûrissait une idée soudaine.

— Eh bien, chevalier? demanda de nouveau l'espion.

— Par Satan! j'ai trouvé, je crois, le moyen de mettre mon ennemi dans l'impossibilité de me nuire, murmura Halvenaar à demi-voix.

— Quel moyen? reprit le fauconnier.

— Quel moyen? demandes-tu. Eh bien! écoute. La lettre de mon rival renferme une déclaration; il demande aussi la jeune fille en mariage; j'ai la réponse toute prête dans ma poche, écrite de la propre main d'Aleidis.

Le fauconnier resta un moment à considérer le chevalier avec un étonnement naïf.

— Tu ne saisis donc pas le sens de mes paroles... Si je fais transmettre à Herman la réponse que moi j'ai reçue, cela va le mettre au désespoir: cette lettre peut être aussi bien une réponse à sa missive qu'à la mienne. Eh bien, tu vas lui faire parvenir cette réponse.

— J'admire votre esprit inventif, chevalier; cependant, je vous ferai remarquer que l'écrit porte votre adresse.

Halvenaar, en effet, n'y avait pas songé, mais cela ne l'arrêta pas, et il eut bientôt trouvé un moyen d'arranger les choses.

Il se souvint que, dans les couvents, par suite de la rareté et de la cherté du parchemin, l'on s'occupait sur une grande échelle d'effacer les anciens caractères d'écriture, afin de pouvoir faire servir de nouveau un parchemin ayant déjà servi. Il ferait de même.

Aussitôt il se mit à l'œuvre et en peu de temps l'adresse disparut. Immitant alors tant bien que mal l'écriture d'Aleidis, il y écrivit l'adresse de Herman de Stryen.

Il était presque impossible de découvrir la supercherie; pour la première fois, il bénit l'heureuse inspiration qu'avaient eue ses parents de lui donner une brillante éducation.

Le fauconnier avait considéré, plein d'admiration, le travail auquel se livrait le chevalier, mais lorsqu'il eut fini, il fit une nouvelle réflexion:

— Tout cela est fort beau, dit-il, mais parfaitement inutile; ce cachet brisé...

Encore une fois Halvenaar se frappa le front; l'espion avait raison, tout ce qu'il avait fait était inutile.

Ce fut cette fois le fauconnier qui trouva une solution.

— Peut-être pourrai-je vous servir en ceci, chevalier, dit-il d'un ton sentencieux; si nous parvenons à refaire le cachet, tout est en ordre.

— Rétablir le cachet, répondit Halvenaar avec impatience; parbleu! je sais bien que tout consiste en cela, mais c'est une chose impossible.

— Pour vous, non pour moi; que me donneriez-vous si je vous procurais le cachet de la demoiselle?

— Je t'appellerais mon ami, mon sauveur, repartit le chevalier avec animation... Mais cela a peu de prise sur toi, je le sais; une poignée d'argent ferait mieux ton affaire: je te la promets.

— Et vous me prendrez à votre service?

— J'ai assez appris à te connaître pour t'apprécier à ta juste valeur, répondit Floris d'un ton sarcastique; tu resteras donc avec moi; rien ne te manquera, ni les schellings non plus, si tu me sers bien.

Le fauconnier comprit que son intérêt l'engageait à unir désormais sa destinée à celle de Halvenaar. Il se hâta donc de gagner le

primitif; Halvenaar contempla son ouvrage avec orgueil et s'écria:

— Je défie le clerc le plus madré de faire mieux que moi! Combien j'ai eu raison de ne pas suivre mon premier mouvement de colère en déchirant cette lettre. Je n'ai qu'un seul regret, c'est de ne pas être présent lorsque le galant Herman de Stryen recevra ce billet-doux.

Il se flattait de l'espoir que la blessure dont le cœur de son rival allait souffrir, lui serait au moins aussi douloureuse que les coups de dague dont il l'avait gratifié dans la bruyère, quelques semaines auparavant.

Sûr de sa vengeance, il voulut prendre toutes ses précautions, et ordonna au fauconnier d'aller remettre à sa place le cachet désormais inutile, afin que la jeune fille ne pût se douter de rien.

— Et ensuite? demanda le serviteur infidèle, à qui cette commission n'allait que tout juste.

— Tu resteras encore quelques jours au château, au service de la demoiselle; après quoi tu entreras chez moi.

— Non, répliqua le fauconnier d'un ton décidé, je ne veux plus risquer ma peau davantage. Cela ne peut nous être d'aucune utilité. Que ferais-je au château, après le congé qui vous a été si formellement notifié? Je veux bien remplir encore votre désir, mais je retournerai de suite avec vous au manoir de Gilze, et j'aurai soin de ne plus me montrer dans ces parages.

— Comme tu voudras, répondit le chevalier avec indifférence, comprenant, en effet, que le rôle de cet homme au château était terminé.

L'envoyé fut bientôt de retour; aussi bien que la première fois, il avait réussi à pénétrer dans l'appartement d'Aleidis et d'en sortir sans être surpris.

Il s'agissait à présent de remettre la lettre à sa nouvelle adresse. Pour ne pas attirer l'attention, le fauconnier prit les devants. Les deux complices devaient se retrouver sur la lisière du bois, une fois la commission faite.

Il faisait presque nuit lorsque l'émissaire de Halvenaar arriva au château de Horst. Il demanda au chasseur à être conduit en présence de Herman de Stryen.

Introduit aussitôt dans la chambre du seigneur de Horst, le traître lui remit la commission dont il était chargé. Le brave chevalier s'empara de la lettre, les mains tremblantes et le visage couvert d'une pâleur mortelle. Il s'informa, d'une voix mal assurée, de la santé de la demoiselle et remit au messager une bague d'or comme récompense.

Une demi-heure après, le fauconnier avait rejoint son nouveau maître qui l'attendait avec impatience; dès

qu'il l'aperçut, il poussa un éclat de rire sardonique.

— Que signifie ce rire? demanda Halvenaar d'un ton mécontent.

— C'est que je songe à la figure que doit faire en ce moment ce pauvre chevalier de Stryen.

— Tu t'es bien acquitté de ta mission?

— Certainement, je lui ai remis le parchemin en mains propres; il était blanc comme un lincoln lorsqu'il le prit de mes mains et le déposa précieusement sur un guéridon. Son émotion et sa joie étaient si grandes qu'il m'a gratifié de cette superbe bague.

— Laisse voir... Elle vaut au moins dix schellings.

— Vous pouvez me l'acheter, car, cet objet ne convient pas à des gens de mon espèce.

Le chevalier promit de conclure le marché, et les deux hommes se dirigèrent à petits pas vers le manoir de Gilze, en devisant joyeusement des événements de la journée et en formant de nouveaux projets pour l'avenir.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUVENVOORDE.

Le nouveau-venu était déjà dans la salle sans qu'il l'eût remarqué.

château de Stryen, afin de se mettre en possession du fameux cachet.

La fortune lui fut propice. En sa qualité de serviteur du château, il y pénétra sans difficulté. Il savait la demoiselle absente, mais il craignait de rencontrer du monde dans les appartements supérieurs entourant celui d'Aleidis. Pourtant il ne rencontra personne. Il lui fut facile de faire sauter la serrure de la porte. Il y pénétra, le visage rayonnant, et eut bientôt mis la main sur la cassette renfermant l'objet qu'il cherchait. La cassette était ouverte; il s'empara du cachet, sortit en toute hâte et retourna sans tarder à l'auberge rejoindre son complice.

Floris attendait plein d'anxiété. Il se tranquillisa lorsqu'il vit entrer l'espion tout essoufflé de la course, et tenant en main l'objet si désiré. Mais il lui fallut avant de l'avoir en sa possession, recourir à sa bourse laquelle, après un débat assez court cette fois, rentra dans son gousset considérablement allégée.

La lettre fut bientôt munie de son cachet